

Mirko Bonné, *Plus lumineux que le jour*

Traduit de l'allemand par Juliette Aubert

Du temps où il était jeune garçon, il se rappelait une lumière qu'il ne retrouva très longtemps que dans le hall de gare de sa ville, et uniquement en certains jours. Il se demandait souvent pourquoi une journée de la fin avril, par exemple, avait cet éclat, alors qu'une autre de début mai ne l'avait pas. Mais il aimait aussi attendre, tout simplement, et lorsqu'il prenait le métro à la pause de midi pour se rendre du port à la gare centrale, il était d'autant plus content quand la lumière s'y trouvait aussi.

Un jour, en tant que lycéen, il avait vu un éclat similaire dans une exposition consacrée aux peintres paysagistes, sur un vieux tableau devant lequel son professeur d'arts plastiques s'était arrêtée pour parler à la classe de l'impressionnisme et de ses précurseurs. Le tableau, pas très grand et plutôt discret, était de Camille Corot, il représentait des arbres en fin d'été, peupliers, robiniers, une série de collines au loin et, au premier plan, le bord d'un champ dans lequel un ouvrier agricole coupait des céréales, sous les regards d'une femme en robe et tablier avec une coiffe sur la tête. *Champ de blé dans le Morvan* – personne ne savait ce que cela signifiait jusqu'à ce que Moritz, son meilleur ami, leur

explique que le Morvan était une contrée en Bourgogne, un massif de granit au centre de la France. Sur le tableau de Corot, tout était baigné d'une lumière particulière, comme si on voyait par la fenêtre une journée d'été disparue depuis longtemps, mais encore présente aujourd'hui.

Le ciel au-dessus de la ville ne semblait jamais immense et encore moins infini à Raimund Merz, même lorsqu'il était d'un bleu aussi clair que la robe de la femme au bord du champ de blé sur le tableau. Mais on distinguait assez souvent une lueur rosée à l'horizon, en direction du port et de l'Elbe et, déjà gamin, lorsqu'il courait sur les chemins agricoles de la Feldmark avec les autres enfants, il ne se lassait pas de la splendeur du ciel hambourgeois. Raimund Merz n'avait pas regretté grand-chose lorsqu'il était parti en Angleterre après le bac et le service civil pendant quelques semestres gaspillés, soi-disant pour étudier la biologie ; mais cette nostalgie du pays, en fait une nostalgie de la lumière, n'avait pas diminué quand il était revenu s'installer à Berlin à vingt-cinq ans et pendant presque dix ans parce que sa femme jugeait profitable pour sa propre carrière - et la sienne - de vivre un temps là où vivaient tous ceux qui voulaient réussir dans la vie. Merz n'avait pas ce genre d'ambition autocentrée.

Floriane l'avait accompagné en Angleterre. Tandis qu'il laissait tomber ses études et enchaînait sans entrain les petits boulots pour des revues, elle étudiait la chirurgie dentaire à Birmingham et, sur les conseils de sa mère, la médecine dans la foulée. Dès le début, Flori était destinée à devenir chirurgien-dentiste. Pour sa part, il contemplait les nuages dans le ciel. De temps à autre, il se faisait licencier. En matière de licenciement, les Britanniques étaient des pionniers.

Flori et lui, qui se connaissaient depuis si longtemps, n'avaient pas besoin de grand-chose pour vivre. Quelqu'un dans son genre s'interdisait toute volonté d'avancement. Seule la lumière lui manquait de plus en plus vivement, mais ni les Midlands, ni Berlin ne comptaient d'endroit où le ciel avait ce rayonnement, comme autrefois dans la Feldmark, pas même dans la banlieue, au Müggelsee, où ils allaient faire de la randonnée, du canoë et nager durant leurs années berlinoises et où ils avaient loué une maison de campagne par la suite, lorsque Flori gagnait déjà bien sa vie.

Sous la toiture en verre et acier de la gare centrale de Hambourg, la lumière tant désirée était là peut-être huit ou dix jours par mois, mais c'était comme si le mauvais temps notoire l'avait forcée à se retrancher dans le hall, où elle serait désormais

conservée. On aurait dit qu'elle attendait, pas seulement les voyageurs descendant du train et stupéfaits par la luminosité, la somptuosité de l'accueil que leur offrait la ville hanséatique ; la lumière était aussi un délice pour les autochtones comme lui qui, le matin avant le bureau ou le soir après le travail, flânaient sur les quais tels des employés de gare en civil.

Dans cette lumière, Merz sentait qu'il y avait visiblement très peu de choses qui donnaient du sens à la vie pour quelqu'un comme lui. Les enfants, oui. L'amitié, oui. Et peut-être l'amour, peut-être aussi les souvenirs. Son éclat recélait une affection mystérieuse et chaleureuse, et beaucoup de ses expériences ne s'éclaircissaient que parce qu'elles s'étaient déroulées dans cette lumière.

Quelques jours après le onzième anniversaire de sa fille cadette, il l'emmena le matin au centre-ville pour prendre son train. La classe de Linda partait en voyage scolaire en Forêt-Noire, dans une auberge de la vallée de la Kinzig. Vingt-trois enfants et trois enseignantes, ainsi qu'une foule de parents excités, des mères pour la plupart, attendaient sur le quai bondé l'arrivée de l'ICE dans lequel on avait réservé une demi-voiture pour les enfants et leurs surveillants. C'était un lundi matin de début septembre, mais la fin du plein été n'était toujours pas en vue. Après une

nouvelle semaine de chaleur lourde, on annonçait encore de longues journées aux températures presque insupportables.

Lorsque le train finit par arriver, il fallut faire très vite. Dans la mêlée bigarrée, Merz eut du mal à retenir Linda une dernière fois pour l'enlacer. Mais quand elle se trouva à l'entrée du train, l'air perdu et les larmes aux yeux, elle rassembla tout son courage et l'embrassa, ce qui fut aussitôt accueilli par des hurlements moqueurs à l'intérieur. Lindy n'avait pas la vie facile à l'école. Certains camarades et leurs parents étaient hostiles envers elle parce qu'elle avait commis quelques larcins et qu'on l'avait prise sur le fait. Personne ne s'expliquait la tendance cleptomane de la petite et délicate Linda Annabella Merz, même la psychologue scolaire semblait désespérée et conseilla d'abord de ne pas se crisper et d'attendre la suite.

Merz fit signe à Lindy et courut en faisant des grimaces, parce qu'elle adorait ça, à côté du train qui démarrait. Il eut aussitôt une suee, mais il continua de courir et, bien que la triste jeune fille derrière les vitres teintées ne soit plus visible depuis longtemps, il courut encore et encore, courut, courut, courut à côté du train jusqu'à l'air libre.

A bout de souffle, il s'arrêta. Il suivit le train du regard jusqu'à ce que la dernière voiture ait disparu au niveau de

Berliner Tor, puis il sortit son téléphone de sa poche et écrivit à Floriane pour lui dire que tout était en ordre et la petite en route.

Il resta encore un bon moment sur le quai, dans le soleil du matin, leva les yeux vers les affiches sur la façade du musée, immobiles en l'absence de vent, et attendit une réponse de Floriane. Mais rien ne vint. Il sentait le petit baiser de Lindy sur ses lèvres, elle lui manqua soudain beaucoup. Il imaginait Floriane dans l'agitation matinale de son cabinet, lisant son message et oubliant les trois phrases quelques secondes après, penchée au-dessus du gosier grand ouvert du patient suivant. Linda lui faisait pitié. Il y avait sûrement dans son âme quelque chose qui la tourmentait et la contraignait de plus en plus souvent à s'approprier des choses qui ne lui appartenaient pas. Les garçons et les filles auxquels elle avait volé un album d'autocollants, un stylo à encre ou récemment la puce d'une console de jeux ne lui faisaient pas pitié. Dans sa classe, ils appelaient Lindy l'enfant-pie. Il avait pitié d'elle autant que de lui-même. Il sentit monter dans sa gorge le chagrin d'autrefois, dont personne ne savait rien. Voilà au fond pourquoi il se remit en route et, pour se détourner de la tristesse, il retourna ce matin-là dans le hall de la gare et la lumière.

Un auto-train chargé de gros camping-cars à plaque scandinave traversa la gare en trombe et continua en direction d'Altona pour

y être déchargé. Le vacarme du monstre était incroyable, il gênait tellement Merz qu'il se détourna et se boucha les oreilles.

Il resta un moment ainsi, au pied d'un escalator qui menait à la salle des pas perdus. Un flot continu de gens passait devant lui ; ils montaient, descendaient par centaines, comme si c'étaient les mêmes. Aucun d'eux ne semblait remarquer la lumière et il finit lui aussi par fermer les yeux, plongea dans le noir et ne les rouvrit que lorsque le sol en ciment cessa de vibrer.

Il prit une grande inspiration. Et ce fut à cet instant... juste comme le vrombissement du train passant à quelques pas de lui faiblissait et qu'il revit la lumière et ressentit l'ancienne douleur de la séparation et le chagrin à l'idée que rien ne pouvait atténuer ce sentiment d'abandon, si ce n'est se changer les idées, poursuivre sa route et sa vie... à cet instant, Inger descendit l'escalator. Il la vit, mais elle ne regardait pas dans sa direction, elle regardait vers le côté, les quais, le hall. Il la reconnut aussitôt, mais il eut la présence d'esprit de se retourner, de continuer à marcher, de dépasser l'escalator et d'entrer dans le tunnel sous la salle des pas perdus. Il s'engageait dans une direction qui était une impasse, sans sortie, ni entrée. Il se rendit compte que sa conduite était suspecte, personne n'ayant rien à faire dans cet obscur souterrain ; c'est pourquoi il s'arrêta, comme on interrompt un film.

Elle ne le suivit pas. Il l'observa, debout dans la pénombre. C'était elle, sans aucun doute. Elle avança jusqu'au milieu du quai sans se retourner vers lui, ni se demander si elle avait pu se tromper. Inger ne l'avait pas reconnu, visiblement même pas remarqué.

Pas de valise, pas de sac à dos, elle n'avait aucun bagage. Elle portait simplement en bandoulière un fin sac à main rouge assorti à son vernis à ongles. Et une robe d'été claire avec des fleurs de coquelicot démesurées, étrangement délavées. Ses cheveux étaient encore comme à Berlin, longs et détachés, mais ils lui semblaient un peu moins blonds, d'un blond un peu moins parfait. Inger avait vieilli, sa peur de vieillir n'avait pas pu l'empêcher.

Il la suivit à distance sûre. Il y avait un éclat dans ses cheveux dont il croyait bien se souvenir – jusqu'à ce qu'il voie qu'elle avait remonté sur sa chevelure des lunettes de soleil qui reflétaient la lumière. Il secoua la tête, sourit et se sentit en sécurité, comme si le sourire était la visière d'un casque.

Sa nervosité se dissipa peu à peu, la tension fit place à une vive curiosité qu'il n'avait plus ressentie depuis longtemps. Il savourait le fait de l'avoir dans son champ de vision sans qu'elle le voie. Pour la première fois, il se demanda quel train elle

attendait, où elle comptait partir. Inger disparut dans un kiosque sur le quai.

Merz s'arrêta et sortit sans hésiter son portable de sa poche, un geste qui lui parut étudié. Aucune réponse de Flori. Il se mit à l'abri derrière un panneau horaire et il fit semblant de vérifier l'heure de départ de l'ICE pour Stuttgart le lundi matin, celui que Bruno et lui allaient devoir prendre la semaine prochaine. Des minutes d'attente, durant lesquelles il ne perçut rien d'autre que l'absurdité aberrante de sa conduite.

Son regard tomba sur le tableau d'affichage. Aucun train ne partait de ce quai, mais il y en avait un qui allait bientôt arriver, le train de nuit retardé en provenance de Budapest.

Budapest - Vienne - Prague - Berlin - Hambourg.

C'est là qu'il s'y autorisa. Pour la première fois depuis des semaines, des mois, il pensa à Moritz sans chasser aussitôt cette pensée. Il ne savait pas s'ils étaient encore mariés ; mais si oui, il fallait supposer qu'Inger venait chercher son mari au train. L'idée de détaier lui traversa l'esprit... surtout ne pas la voir accueillir Moritz, comme au village à l'époque, lorsqu'ils arrivaient séparément au jardin, ou plus tard au Weißensee et à Köpenick, en banlieue, quand Inger avait peint dans l'atelier et les rejoignait pour la baignade.

Dissimulé derrière le panneau horaire, il pencha la tête en arrière et contempla la lumière qui tombait de la toiture vitrée sur les trains, les rails, les voyageurs sur les quais. Il sentit la panique l'envahir et il s'enfuit devant ce qu'il ne voulait pas voir et dont il avait peur. Il se dépêcha de retourner vers l'escalator et dans la foule, où il se sentait en sécurité. Une illusion.

En traversant une allée de vitrines dont le clinquant argenté et doré l'aveuglait, il arriva dans la salle des pas perdus et remarqua aussitôt que quelque chose clochait. Ce matin-là, la musique des haut-parleurs diffusée depuis des années, toujours la même, toujours la même, était complètement différente.

Officiellement, la musique de la salle des pas perdus avait pour fonction de réduire l'agressivité des toxicomanes et tenir les drogués à distance des boutiques et des quais. Mais l'argument ne l'avait jamais convaincu. Il avait toujours eu l'impression que ce fond sonore monotone s'adressait à lui, la musique - une non-musique - étant censée apaiser les individus insatisfaits, insoumis et irascibles, et d'ailleurs, il n'était pas rare que cela fonctionne et qu'un type dans son genre se sente délesté de sa colère et contraint au calme. Mais pas ce matin-là. La musique était différente, c'était de la vraie musique, plus forte, presque à en être désagréable; elle n'était pas en mesure de calmer ou

d'apaiser qui que ce soit, et il y avait encore autre chose de différent, mais il ne voyait pas quoi, tandis que son chemin le conduisait entre des kiosques, des stands de nourriture, un bureau de tabac et des fleuristes vers la sortie. Le bus de la Mönckebergstraße allait jusqu'à la Hafencity. S'il prenait le prochain, il arriverait à l'heure à la rédaction pour la réunion du matin, tout suivrait son cours habituel et le soir, devant Floriane, il pourrait minimiser le choc d'avoir rencontré Inger ou, mieux encore, ne pas mentionner le fait et, plus tard, en compagnie d'une bouteille de vin blanc, s'observer secrètement en train de se volatiliser et finir par s'oublier lui-même.

Il remarqua alors le nombre de jeunes gens, des adolescents, mais aussi des enfants, présents dans la salle des pas perdus, alors que les grandes vacances étaient finies depuis longtemps. Un brouhaha à la limite du vacarme emplissait le vaste espace sous le toit en croupe. Quelle cohue! pensa-t-il. Et au moment précis où il se demandait si ce chaos était lié à plusieurs classes qui allaient visiter le Musée des Beaux-Arts ou une exposition dans la Galerie contemporaine et venaient de sortir du métro, tout changea d'un seul coup.

La musique cessa en effet au beau milieu d'une mesure et, juste devant lui, si bien qu'il eut du mal à ne pas lui rentrer dedans, un groupe d'élèves s'immobilisa comme si quelqu'un

avait arrêté le temps et le reste dans la foulée. Il évita les garçons et les filles dégingandés et presque tous vêtus de noir, s'étonna, mais continua d'avancer à travers la foule jusqu'à ce qu'il voie à droite, à gauche, devant et derrière lui, partout, des adolescents en noir, comme gelés en plein mouvement, qui avaient dû s'arrêter en même temps que la musique.

En réalité, il s'en rendait compte maintenant, il était l'un des rares à se déplacer. Et ces dix ou douze êtres-frappés-de-stupeur-mais-avancant-encore-d'un-pas-chancelant, au nombre desquels il se comptait, étaient tous plus âgés que ceux qui s'étaient brusquement figés sur place avec des visages sans expression et des membres raidis.

Qui se déplaçait encore était vieux, qui ne le faisait pas était jeune. A première vue. Mais il parut vite évident que ce n'était pas le principe du jeu. Seuls ceux qui ne jouaient pas se déplaçaient encore. Ceux qui connaissaient les règles ne bougeaient plus.

Parmi les personnes immobiles figuraient aussi des adultes. Ils étaient postés sur les côtés, devant les boutiques, et contrairement aux enfants, ils ressemblaient à des statues, des formes blanches ou bariolées extraites de la pierre, et à l'évidence au courant de ce qui se passait ici. Un de ces initiés était la femme

de son ancien meilleur ami Moritz et ancienne amie de sa propre femme. Inger.

Elle se tenait devant un fleuriste, vêtue d'une robe d'été avec de grosses fleurs de coquelicot délavées : il n'y avait jamais eu d'arrière-plan dont elle ne se détachait pas. Quelque chose bougea chez elle : ses yeux. Elle me suit du regard, se dit Merz en se faufilant à travers la foule immobile jusqu'au moment où la musique reprit d'un coup et où tout le monde se remit à bouger comme s'il ne s'était rien passé.

Au même instant, plusieurs garçons et filles déroulèrent une banderole noire au-dessus de la sortie en direction du Glockengießerwall ; on pouvait y lire en gros caractères blancs : Ombre, poussière et vent. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Une jeune fille élancée et particulièrement gracile avec une longue queue de cheval blonde se détacha du petit groupe et se jeta dans les bras d'Inger.

Tout était fini. Le flash mob était terminé et cette adolescente, qui y avait participé, avec des dizaines d'élèves et de camarades de classe, ne pouvait être que Pippa. Au Müggelsee, à Köpenick, Inger était déjà enceinte ; la dernière fois qu'ils s'étaient tous vus, cela remontait à plus de quatorze ans.

